

un homme sensuel dans la plus grossière acception du mot, un joueur et un lâche.

Dès que l'époux indigné se fut un peu remis du terrible coup que lui porta cet événement, il suivit les deux coupables jusqu'à Florence, puis de Florence à Rome où il perdit leur trace. Pendant plus de deux ans, il parcourut l'Europe comme une âme en peine, sous le poids d'un outrage qui desèche le cœur et le cerveau ; ses forces étaient soutenues par la douleur qui les stimulait ; mais ses recherches furent vaines. Il ne put découvrir nulle trace de son perfide ami, de sa femme, de son enfant enlevé.

Fatigué de cette poursuite et le cœur navré, sir William Mowbray revint enfin en Angleterre, et se retira dans la profonde solitude de Carrow-Abbaye. Au grand étonnement de ses amis, il refusa de faire et d'autoriser la moindre démarche pour obtenir le divorce. Plusieurs prirent cela pour de la faiblesse. Ils se trompaient. Sa résolution venait de la connaissance qu'il avait du caractère de sa femme. Elle était fière et susceptible, et il savait qu'un temps arriverait où son crime serait son châtiment.

"Jamais elle ne deviendrait sa femme, dit-il. Qu'elle vive dégradée et tremblante à son moindre caprice ! Quand la passion de cet homme sera éteinte, quand la satiété l'aura blasé, quand la coupable sentira qu'elle est un fardeau pour lui, quand chaque heure de sa vie lui sera devenue un siècle d'humiliation... alors je serai vengé !"

Durant plusieurs années, le baronnet continua d'offrir de grosses récompenses à celui qui lui rendrait son fils ; mais ce fut en vain. Un voile impénétrable semblait tiré le père et l'enfant, entre l'époux outragé et la femme coupable.

Le seul individu qui paraissait devoir profiter de ce triste et douloureux événement, c'était le frère de sir William, le colonel Mowbray, homme du monde, ambitieux et intrigant, qui se trouvait ainsi son héritier présomptif.

Quoique si proches parents, il y avait peu de relation entre eux, et ils se voyaient fort rarement. Leurs goûts et leurs caractères n'étaient pas sympathiques.

Sir William n'avait plus d'autre parent qu'une sœur qu'il aimait tendrement, mais qui était depuis longtemps aux Indes, où son mari, le général Aubrey de Vere, avait un commandement important. Néanmoins il lui arrivait parfois de laisser ses lettres sur la table pendant des semaines sans les décacheter, et d'attendre encore aussi longtemps peut-être avant d'y répondre.

Par une brûlante soirée du commencement d'août 1817, le baronnet était assis dans la bibliothèque de Carrow-Abbaye, une de ces pièces que Van Dycke aimait à peindre. Plusieurs portraits de membre de la famille Mowbray, par cet illustre maître, étaient suspendus à des boiseries de chêne dont Gibbons eût envié les délicates sculptures. L'aspect de celui qui occupait cet antique salon n'était pas sans harmonie avec le caractère de l'appartement. Quoique dans la force de l'âge, sir William portait déjà les marques de la vieillesse, non pas de cette robuste vieillesse qui ressemble à un rayon de soleil en hiver, mais d'une décadence prématurée : dé-

crépétitude du cœur, rides creusées par les larmes, front sillonné par la douleur et non par le temps.

Sa physionomie était fort intelligente et avait été belle ; mais son expression même dans le repos, était celle de la douleur vaincue par l'énergie morale. Des fils argentés se mêlaient déjà aux boucles flottantes de sa noire chevelure, qu'il chassait par moment de son front brûlant.

Son costume était aussi négligé que sa personne. Son corps maigre, mais musculeux, était enveloppé d'une ample robe de chambre et damas fané, et il ressemblait plus, accoudé dans son fauteuil sculpté, à un portrait d'autrefois entouré d'un cadre massif, qu'à un être vivant et sensible.

Le livre qu'il lisait, l'Anatomie de la mélancolie, de Burton, lui avait échappé de la main ; mais il ne semblait pas s'en être aperçu. Sans doute il était tombé sur un passage qui avait fait vibrer une des innumérables cordes qui partent du cœur et rayonnent dans tous les sens. Son regard était fixé sur le portrait d'un de ses ancêtres, un Holbein, dont la figure extraordinairement placide contrastait étrangement avec les passions pintes sur le visage de son descendant.

Le baronnet avait évidemment le visage rempli d'images qui troublaient son repos ; peut-être songeait-il aux morts, et enviait-il leur calme : peut-être rêvait-il des vivants, car parfois les muscles de sa figure se contractaient brusquement, et ses yeux ternes devenaient éloquents dans sa douleur muette.

Nous inclinons plutôt vers cette dernière opinion.

On avait frappé doucement trois coups à la porte de la chambre ; mais le baronnet était si absorbé dans ses méditations qu'il n'avait rien entendu.

La porte s'ouvrit enfin lentement, et mistress Rebecca Jarmy, la vieille femme de chambre, entra. La fidèle créature était née dans le manoir ; ses sentiments, ses habitudes et même sa figure avaient quelque chose du caractère antique de ces lieux. Son maintien grave et digne était bien différent de l'air servile des domestiques de nos jours. Dans sa jeunesse elle avait été femme de chambre de l'aïeule de sir William, et à la mort de cette dame, on lui avait donné la position qu'elle occupait actuellement.

Avec les robes de ses maîtresses défuntes elle avait hérité aussi d'une partie de leur dignité ; et quelque ridicule que sa profonde révérence en entrant dans la chambre put paraître à un parvenu d'aujourd'hui, une dame de la cour de Georges II n'y eût, certes, rien trouvé d'absurde ni d'extraordinaire.

La femme de charge était vêtue d'une robe de brocart ouverte, qui laissait voir à son avantage une antique jupe de soie piquée. Ses cheveux, blancs comme la neige, étaient roulés autour de son front ridé, et surmontés d'un bonnet de malines digne d'une comtesse. Ses manches et son tablier étaient garnis de dentelles non moins riches.

A cette nuit, le baronnet tressaillit comme un homme qui s'éveille soudain d'un rêve pénible.

"Ah ! Jarmy, est-ce vous ?

—Oui, sir William.

—Ai-je sonné ?

—Non, sir William.